



MARYLINE TERRIER - *LES ÉQUARRISSEURS*

Introduction par **ISABELLE DE MAISON ROUGE**



90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+ 33 (0)1 48 06 67 38
www.hgallery.fr

INTRODUCTION

LES ÉQUARRISSEURS

Dans un premier temps le mot équarrisseur me fait froid dans le dos. Il m'évoque aussitôt la mort animale et sa gestion. Me viennent à l'esprit des images et des pensées perturbantes. Elles convoquent des questions autour du bon usage de la dépouille. L'équarrissage apparaît comme le traitement conforme du bétail en fin de carrière engraisé spécialement pour sa chair ou élevé pour sa fourrure, des bêtes de somme usées, des animaux sauvages nous ayant divertis dans les cirques ou les zoo... Le travail de l'équarrisseur dans son obsession de faire disparaître les cadavres et de les transformer se tourne essentiellement vers une utilisation pour le bien de l'homme permettant la consommation de viande, le traitement des peaux et la modification des os. Ce terme d'équarrisseur également me soulève le cœur par l'odeur nauséabonde qu'il fait immédiatement surgir. Je perçois aussitôt la vision d'un camion devant un centre d'abattage et par l'ouverture de sa porte métallique se découvre un paysage d'apocalypse. Entrailles, tripes et dépouilles d'animaux gisant à même le sol dans un jus malodorant, puis chargées dans le camion à l'aide d'une tractopelle, à l'aube, à l'abri des regards indiscrets. Au cours de tribulations clandestines le camion décharge sa cargaison. L'opération terminée, c'est au pied d'une station d'épuration qu'un nettoyeur haute pression rend cette benne à ordures propre comme un sou neuf. Après son transport d'immondices en état de décomposition, classés à haut risque, qui seront transformés en farine, le voici empli de matières premières qui seront réacheminées selon la chaîne classique de l'agroalimentaire dans un supermarché. La boucle est bouclée, la nausée continue. L'animal n'est perçu qu'unique dans une logique productiviste et sa souffrance occultée. Cela remonte à la nuit des temps et passe également par le fait que la société judéo-chrétienne a largement banni l'usage de la sépulture de l'animal, la considérant comme l'une des plus scandaleuses, comme l'un des signes avérés du paganisme. Surtout ne pas attirer l'attention sur l'animal, éviter à tout prix d'en faire un être particulier, une créature divine, susceptible de recevoir un culte. Il n'est qu'un instrument au service de l'humain.

Dans un second temps je vois des dessins d'une grande virtuosité. La finesse d'exécution produit le trouble et nous fait hésiter : sommes-nous réellement devant un travail au crayon graphite sur papier ou bien un tirage photographique mat ? Le cartel ou la légende sont formels ce sont des dessins de formats moyens (36x46 cm, 60x40 cm, 60x60 cm ou 50x70cm). Puis en observant les compositions remonte à ma mémoire l'histoire de l'art étudiée dans les ouvrages et admirée dans les musées.

J'y reconnais sans difficulté la Melancholia de Domenico Fetti (1620), la Madeleine au miroir de Georges de La Tour (1635/40) ou la Madeleine pénitente du même Georges de La Tour (1645), La Madone de Bridgewater de Raphaël (1511) le Tondo Doni de Michel Ange (1506-07), La conversion de Saint Paul du Caravage (1600-04) tout comme les sujets religieux si fréquents mettant en scène les héroïnes bibliques Judith, Salomé ou encore la représentation iconique de la Pietà.

A première vue, me diriez-vous, quel rapport entre l'histoire de l'art et l'équarrissage ? Une œuvre revêt toujours un caractère polysémique, elle reçoit plusieurs interprétations et peut être lue de multiples manières, chacun y projetant ses désirs et la signification qui lui semble la plus adéquate. Maryline Terrier parsème d'indices l'approche que l'on peut donner à ses pièces mais nous laisse la liberté de les appréhender selon notre sensibilité. Le blanc des combinaisons portées par les protagonistes, celles mêmes que revêtent les équarrisseurs pour effectuer leur besogne vient renforcer le caractère quasi sacrilège d'avoir remplacé dans les compositions les têtes des saints, le crâne des vanités ou encore plus choquant le corps de l'enfant Jésus par des animaux d'élevage ou sauvages. Mais n'est-ce pas pour nous rendre plus criant encore le scandale de l'agriculture intensive, où la nature est perçue comme une menace, soumise à des perturbations qu'il s'agit de contrer et contrôler par l'homme qui se croit tout puissant ? D'un autre côté ces uniformes immaculés ne sont-ils pas là pour nous rappeler le caractère aseptisé et insipide des productions alimentaires de la grande consommation ? Les postures et références aux grands maîtres n'évoquent-elles pas une nécessaire compassion face au monde animal et l'aspiration à une alternative à l'agriculture classique qui prendrait en compte les écosystèmes afin de garantir un état d'équilibre et de respect mutuel entre les vivants ?

L'usage que Maryline Terrier fait de l'autoportrait n'est-il pas l'écho à son propre engagement dans la cause écologique ? Le rapport entre la femme et la bête sujet si classique de la peinture depuis ses origines n'ouvre-t-il pas à une réflexion plus large sur la responsabilité de l'humain dans la dégradation de l'environnement puisqu'il y constitue un facteur de perturbation majeur ? La beauté parfaite de ces images noir et blanc, la douceur tranquille qui émane du personnage, la bienveillance de ses gestes du care envers les animaux ne sont-ils pas là dans leur référence à l'art occidental reconnu comme une réminiscence contemporaine du Cantique des créatures chantée par Saint François d'Assise et repris par le pape au même prénom dans une encyclique « sur la sauvegarde de la maison commune », le saint incarnant à ses yeux « l'exemple par excellence de la protection de ce qui est faible et d'une écologie intégrale » ?

Le passage par le photomontage où l'artiste, à la manière de Cindy Sherman endosse tous les rôles, se plie à la rectitude de la pose puisée dans la peinture de la Renaissance, n'est-il pas renversé comme Paul devenu Paula, dans une métamorphose empreinte de contemporanéité qui traduit l'appel à une transformation pour tenter d'échapper au chaos imprédictible dans lequel la planète semble tourner ? L'ensemble de la série de l'artiste ne peut-il être perçu finalement comme une critique de l'éthique capitaliste ? Bien au-delà de la parfaite maîtrise de son médium, telles sont quelques-unes des questions et pistes de réflexions auxquelles ouvrent le regard aigu de Maryline Terrier et l'orientation donnée à sa pratique.

Isabelle de Maison Rouge
Février 2021

MELANCHOLIA

2019, crayon graphite sur papier, 50x70 cm
Collection privée.

Le dessin «*Melancholia*» est une réinterprétation du tableau du même nom de Domenico Fetti. A la place du crâne humain, un poulet emballé sous vide étiqueté d'une mention « à consommer rapidement » nous invite à réfléchir sur nos comportements d'humains voraces. Le personnage de la Mélancolie est drapé d'une tenue d'équarrisseur. Le livre du tableau original est remplacé par un ordinateur portable, symbole de l'accès à la connaissance, censé nous permettre de prendre conscience de notre ère anthropocène.



Domenico Fetti, *Melancholia*, 1620



Photographie servant de modèle pour le dessin



MADELEINE AU MIROIR,

2019, crayon graphite sur papier, 36x46 cm

Collection privée.

Proches de *Melancholia*, les dessins *Madeleine pénitente* et *Madeleine au miroir* montrent des êtres s'interrogeant sur leurs comportements anthropocentrés, par le biais du miroir-écran de l'ordinateur. Le poulet emballé sous-vide sur lequel elles posent leurs mains en signe d'attention ou de prière, est le symbole de nos vanités contemporaines. Conscientes de participer à l'accélération de l'entropie, elles sont plongées dans leurs pensées, dans l'espoir d'y trouver une issue.



Georges de la Tour, *La Madeleine au miroir*, 1635-1640



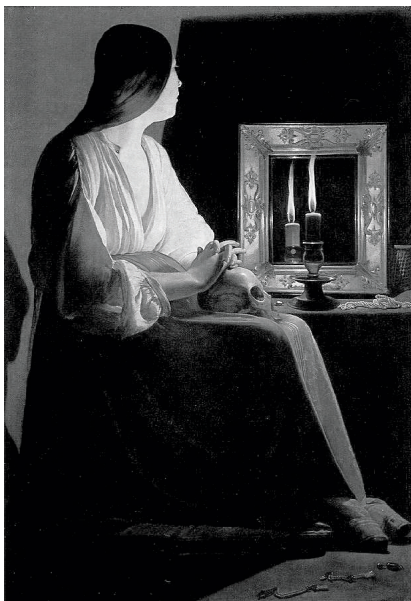
Photographie préparatoire au dessin



MADELEINE PENITANTE,

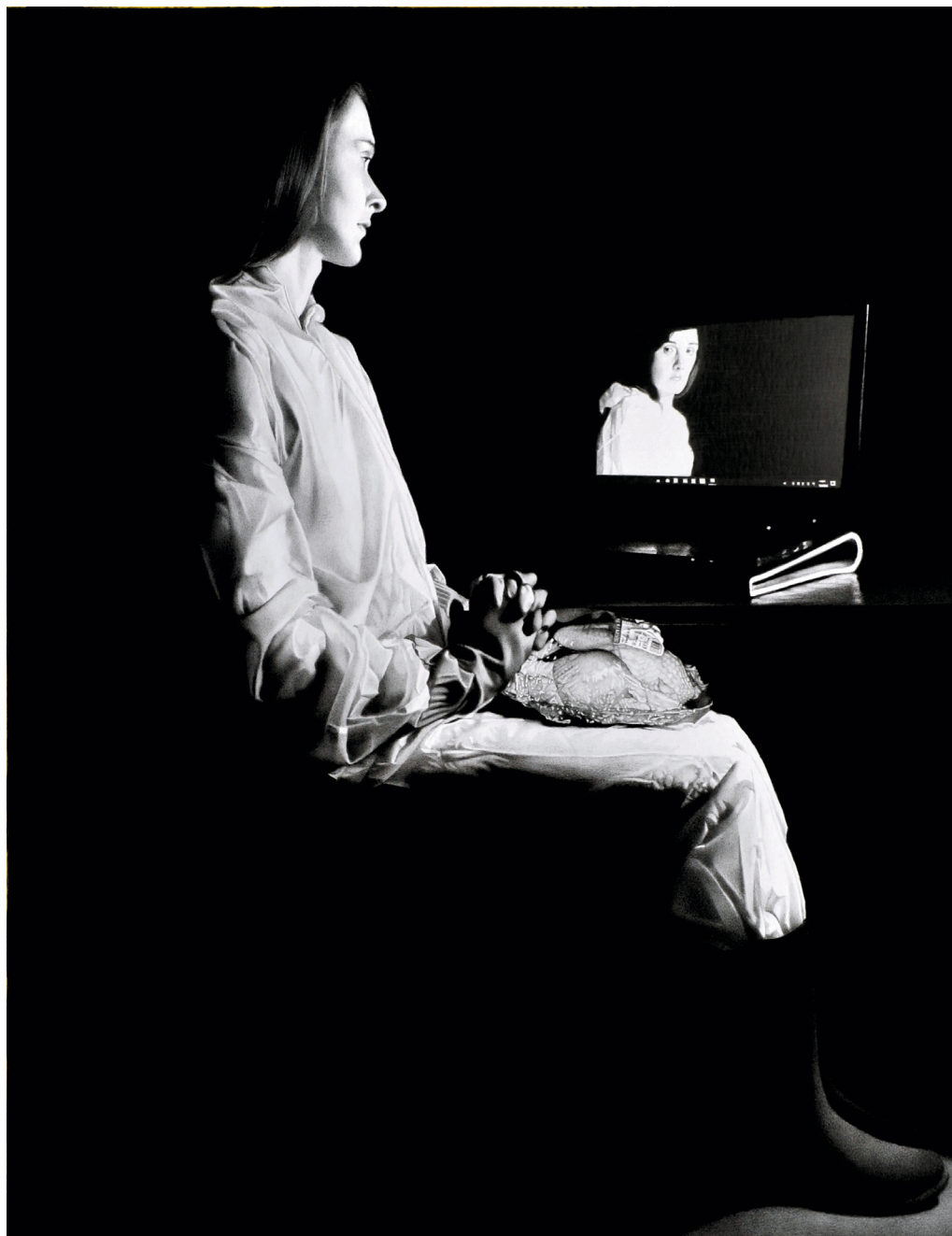
2019, crayon graphite sur papier, 36x46 cm

Collection privée.



Georges de la Tour, *Madeleine pénitente*, 1645



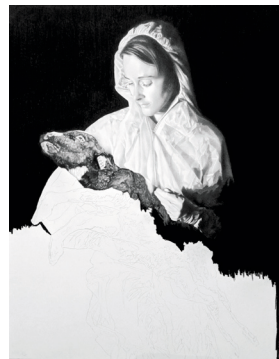
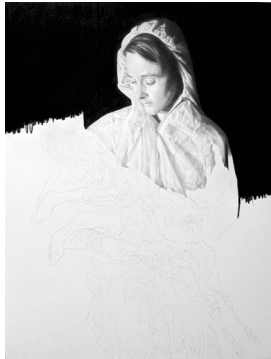


LA MADONE AU PETIT VEAU, 2019, crayon graphite sur papier, 46x36 cm. Collection privée.

La Madone au petit veau est une réinterprétation de la *Madone Bridgewater* de Raphaël. Dans ce dessin, je mets en scène le dilemme moral auquel nous sommes souvent confrontés : être attendris et émerveillés face aux animaux et en même temps, les élever dans le seul but de les consommer. Cette madone câline un petit veau destiné à l'abattoir, c'est le paradoxe de nos comportements contemporains.



Raphaël, *Madone Bridgewater*, 1511





LA FAMILLE,

2020, crayon graphite su papier, 60x60 cm.

Collection privée.

En remplaçant le Christ par un porcelet emballé sous-vide, il ne s'agit pas de provoquer ni de critiquer la religion catholique mais d'imaginer la violence que provoquerait l'acte de mettre sous-vide un jeune mammifère humain dans le but de le consommer. Dans notre héritage culturel, le porc est souvent associé à la notion d'infamie. Par un jeu de déplacement de codes de lecture, l'élevage industriel de ce jeune animal sacrifié sur l'autel de la société de consommation devient le symbole de l'infâme humanité: quand notre schizophrénie morale nous pousse à aimer et à maltraiter le reste du vivant dans le même élan.



Photomontage



Michel Ange, *Tondo Doni*, 1506-1507



Dessin en cours



Image d'un porcelet sous-vide trouvée sur Internet



SALOMÉ,

2020, crayon graphite sur papier, 42x32 cm
Collection privée.

Le personnage biblique de Salomé a été manipulé pour obtenir un sacrifice. Dans cette réinterprétation, elle regarde le spectateur contemporain pour l'interpeller : est-il parmi ceux qui vont continuer à se comporter comme des humains manipulés par la société de consommation, ou va-t-il être touché par cet animal sacrifié et changer de comportement ?

JUDITH-SALOMÉ,

(Pages suivantes)
2020, 70x50 cm chaque dessin
Collection privée.

Dans le texte biblique, Judith libère son peuple en décapitant le général Holopherne. Dans la version proposée, Judith est parée des attributs virils que sont l'arme blanche et la tenue d'équarrisseur, mais paradoxalement, elle use de ces effets pour trancher le licol d'une vache qui allait être conduite à l'abattoir. Telle une équarrisseuse repentie, touchée par la grâce de l'animal, Judith se libère par cet acte, de sa condition d'humain insatiable.









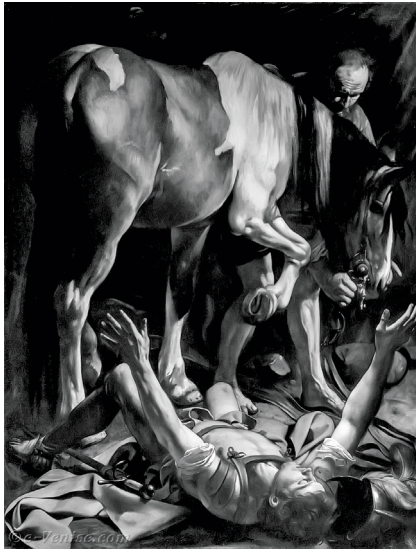
LA CONVERSION DE

PAULA, 2020, crayon graphite sur papier, 70x50 cm. Collection privée.

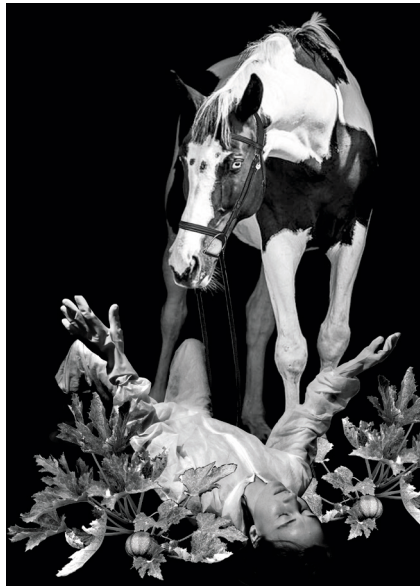
Alors que Paul de Tarse, citoyen romain, se rendait à Damas pour persécuter des chrétiens, il vit tout à coup une grande lumière, tomba à terre et entendit la voix de Jésus. C'est le début de son entreprise de diffusion de la religion chrétienne. Dans cette version, ce moment de conversion est détourné en mettant en scène la figure allégorique de l'équarisseur. Ainsi, Paula lâche le licol du cheval mené à l'abattoir pour devenir une végétarienne militante.



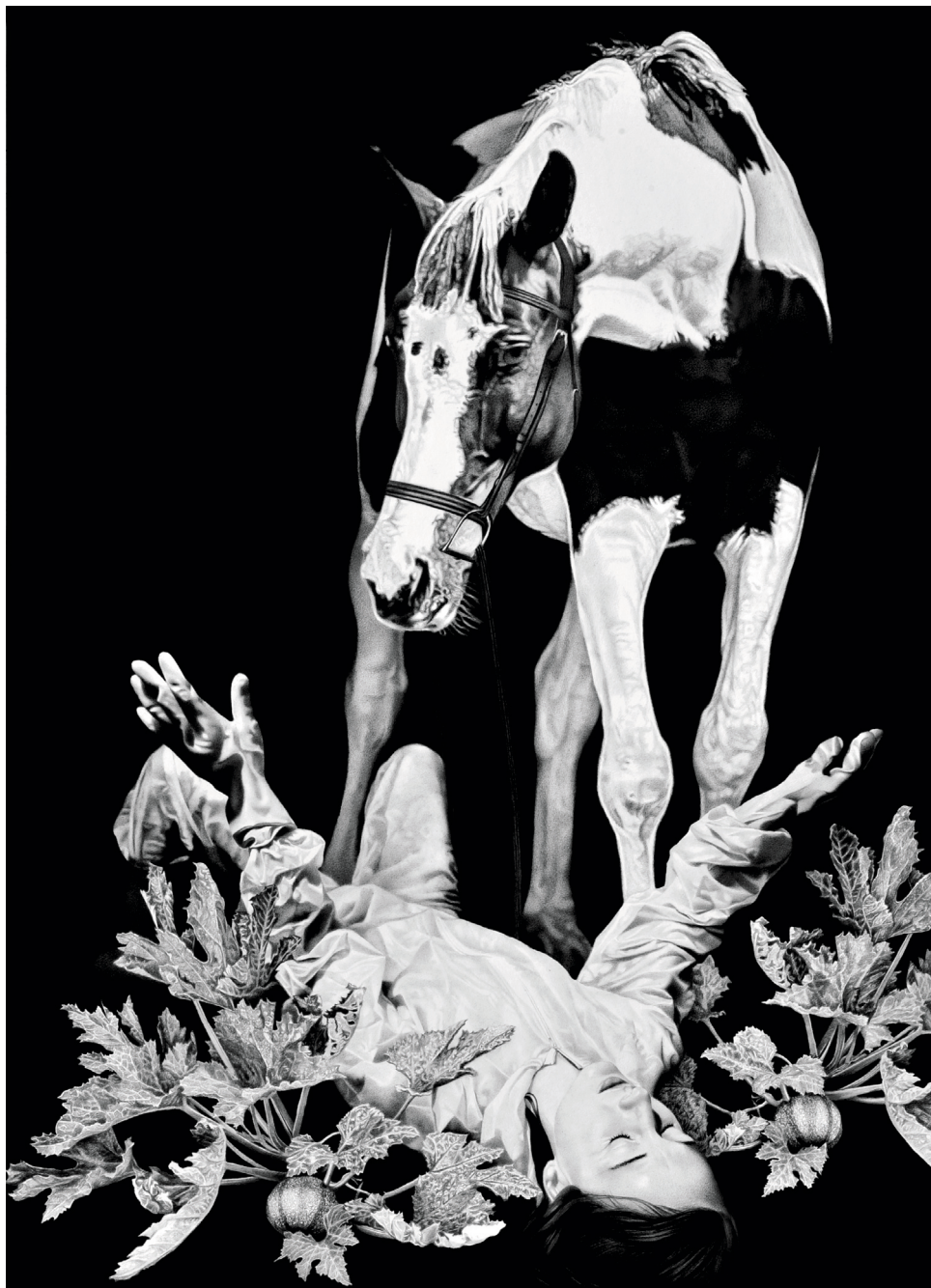
Un plan de courgettes pour une future conversion



Le Caravage, *La conversion de saint Paul*, 1600-1604



Photomontage



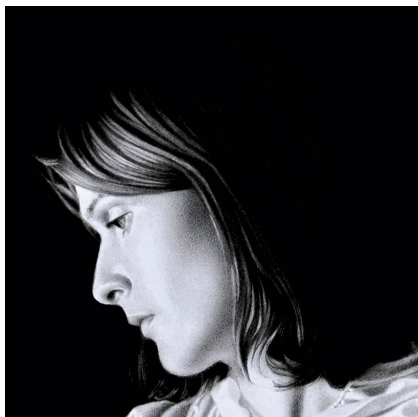
MADONE / PIETÀ AUX GLAÏEULS,

2020, crayon graphite sur papier, 60x40 cm.
Collection privée.

MADONE / PIETÀ AUX LYS,

2021, crayon graphite sur papier, 50x70 cm.

Madone ou Pietà, la question se pose devant l'attitude d'un être tenant d'un bras une gerbe de fleurs comme on berce un enfant et de l'autre, un sécateur pour trancher les végétaux. Les tiges sectionnées comme des cordons ombilicaux, sont le fait d'une pensée anthropocentrée erronée qui brise l'équilibre de croissance et de décroissance du végétal au nom d'un simple plaisir esthétique. Tout comme les représentations de la vierge préfigurent souvent et dans un même geste, la naissance et la mort du christ, la confusion de ces codes iconographiques ancestraux contiendraient-ils en germe la désorganisation du monde ?





PIETÀ AU ZÈBRE,

2020, crayon graphite sur papier, 70x50 cm.

Cette pieta en tenue d'équarrisseur est une figure allégorique de nos attitudes contradictoires. Alors que nous sommes touchés par la beauté et l'altérité des animaux sauvages, nous participons à leur disparition par nos comportements prédateurs et par la destruction de leur environnement.



Photomontage





PIETÀ AU LION,

2021, crayon graphite sur papier, 60x90 cm.

L'histoire de Saint Jérôme nous raconte qu'après avoir soigné un lion blessé, ce dernier entre dans la communauté des hommes mais se voyant accusé à tort d'avoir dévoré un âne, il dut, par pénitence, en accomplir les tâches. L'animal sauvage, dès son accointance avec l'humain, s'éloigne de son rôle dans la chaîne du vivant pour devenir un rouage domestique insensé. Malgré la reconnaissance des torts après que le mal a été fait, animaux et humains finissent usés et désolés de leur union déréglée.



Jean-Léon Gérôme, *Saint Jérôme*, 1874



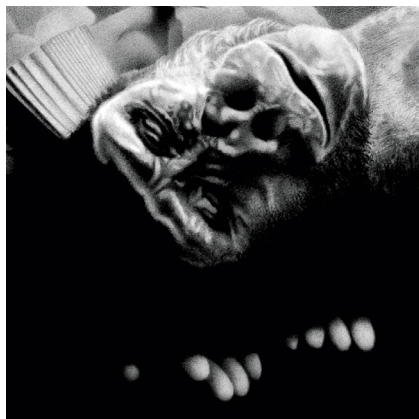
PIETÀ AU GORILLE, 2021, crayon graphite sur papier, 70x50 cm

Le singe apparaît parfois dans l'histoire de la peinture comme une métaphore du peintre incapable d'invention. Comme mes dessins visent à l'imitation délibérée de l'aspect photographique, on peut se demander pourquoi passer une centaine d'heures à reproduire ce qui a été obtenu en une fraction de seconde par une machine ? Les documents photographiques sur lesquels s'appuient mes dessins sont la plupart du temps des montages. Le dessin agit comme une forme de restauration de l'image numérique, composée de fragments d'éléments différents. Les gestes répétés inlassablement tentent de rétablir un équilibre de textures, estomper les frontières entre les valeurs de gris, réajuster l'éclairage, pour viser à l'appréhension d'une image pensée comme un tout indissociable, un écosystème visuel. Cet écosystème en valeurs de gris constitue le seuil entre le mimétisme du photomontage et la mimesis de cette image restaurée. La mimesis est la mise en scène de l'imitation pour créer une représentation et cette représentation permet de créer un écart avec la chose imitée pour pouvoir la penser. Cette image, apparemment réelle, appelle le spectateur à s'y projeter tout en gardant ses distances. Le reflet du spectateur dans l'image déclenche la possibilité d'y prendre part et amène à la réflexion.

Le singe met aussi en question la nature humaine quand ce dernier oublie sa condition première de mammifère pour tenir le reste du vivant à distance ou se l'accaparer sans aucun scrupule.

La tête du singe, siège de son cerveau, tenue dans les mains de la pitié, témoigne de l'intelligence de l'animal que nous avons négligé de considérer. La posture du gorille rappelant celle d'un humain, nous remémore nos caractères communs avec cet être vivant. Le questionnement autour du «propre de l'homme» est-il encore valable?

Ne sommes-nous pas piégés en nous enfermant dans un système de pensée qui nous sépare du reste du vivant ?





Maryline Terrier a étudié aux Beaux-arts de Valenciennes puis à l'École de La Cambre à Bruxelles où elle s'est spécialisée dans la restauration d'œuvres d'art. Parallèlement à ses études de restauration, elle a été l'assistante de l'artiste plasticienne Joëlle Tuerlinckx qu'elle a accompagnée sur ses lieux d'exposition en Europe et aux États-Unis. De retour en France, elle a développé une pratique photographique autour de l'observation du vivant et a commencé à questionner les relations entre les vivants humains et non-humains. Le concours du Capes obtenu, elle s'est investie dans son métier d'enseignante tout en développant de manière confidentielle une pratique de dessin qui tisse des liens entre l'histoire de l'art, des sujets engagés et notre monde contemporain. Récemment, elle a décidé de rendre visible cette pratique en lui donnant de plus en plus d'ampleur avec, notamment, sa série de dessins intitulée « Les Équarisseurs ». Maryline Terrier est représentée par H Gallery.





MARYLINE TERRIER

LES ÉQUARRISSEURS

90, rue de la Folie-Méricourt
75011 PARIS
+ 33 (0)1 48 06 67 38
www.hgallery.fr